

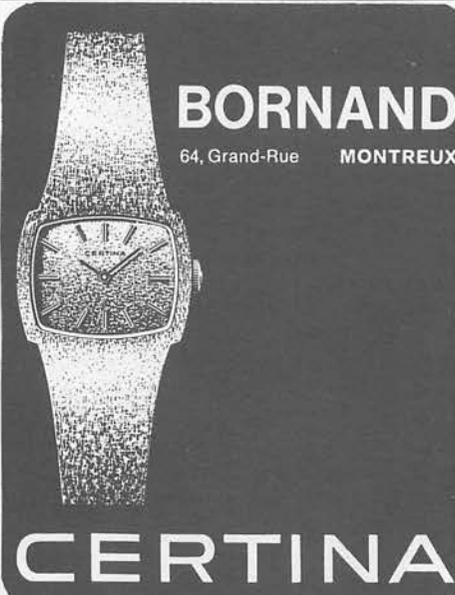
TRIBUNE DE CAUX

# changer

CAUX 81

*Li toutes  
les familles  
du monde...*

*La Riviera  
vaudoise  
vous  
accueille*



**BORNAND**  
64, Grand-Rue MONTREUX

**CERTINA**

**PITTELOUP  
CLARENS**

Tél. 61 41 41

Alimentation générale

Marchandises  
de 1<sup>re</sup> qualité

Une bonne adresse:

**La Laiterie  
de Gruyères  
à Montreux**

Rue de l'Eglise catholique  
G. Monney

SALON DE COIFFURE

Dames et Messieurs

*Jean Rubino*

Bâtiment Rialto, avenue Nestlé 14  
1820 Montreux Tél. 61 69 50

**HENRI MILLASSON  
Garage de Belmont**



Depuis 1960  
spécialiste  
en chauffage  
électrique

BUREAU TECHNIQUE MAX NEUKOMM Sarl - CHEXBRES s. VEVEY

**neotecal**

Chauffages directs - Chauffages par accumulation de  
courant de nuit - Chauffages de sol - Pompes à chaleur

BUREAU TECHNIQUE MAX NEUKOMM Sarl - 1605 CHEXBRES s. VEVEY - TÉL. 021 - 561530



**AUDI - NSU**

**GARAGE  
DE BERGÈRE  
VEVEY**

J.-L. Herzig Tél. 51 02 55



Distribué par

**BOISSONS RIVIERA S.A.**

Eaux minérales - Bières

**MONTREUX-VEVEY Tél. (021) 61.36.66**

**Garage  
des Mousquetaires**



Robert Wagner-Girard  
1814 La Tour-de-Peilz  
Tél. 021/54 27 87

**RENAULT** Agence officielle depuis 1962

TÉLÉPHONE

*Mérinat*

ÉLECTRICITÉ

Entreprise d'installations  
Maîtrises fédérales  
Concession «A» des PTT  
Articles ménagers - Lustrerie  
Avenue Paul-Cérésolle 12  
1800 Vevey

## L'enjeu du pardon

« Que faire quand il semble impossible de demander pardon ? » Simple question ou angoisse profonde, ces quelques mots, griffonnés sur un bout de papier, ont été trouvés dans une boîte à idées installée à Caux pendant la rencontre des familles. Cette interrogation ne concerne-t-elle que les relations entre les individus ? Ou est-elle liée à la survie du monde ?

Un défenseur d'une idéologie totalitaire disait un jour : « Le pardon est le plus grand obstacle à notre pouvoir. » Remarque à laquelle il vaut la peine de réfléchir. Si nous ne sommes pas pardonnés et si nous

n'avons pas pardonné, nous ne sommes pas des hommes libres, nous sommes manipulables.

Peut-il y avoir réconciliation sans pardon sincère et véritable ? Lors d'un séjour récent à Caux, une femme dirigeante africaine a livré avec simplicité, dans une conversation privée, ce qui s'était passé dans son ménage. Prenant conscience des torts qu'elle avait eus envers son mari, elle lui avait demandé pardon. Non pas une seule fois, mais à plusieurs reprises. Lui est resté de marbre. Ce n'est qu'au bout de trois ans qu'il s'est décidé à admettre qu'il

avait eu tort sur un point. Quel soulagement pour cette femme ! Immédiatement, elle a fait le lien avec la situation de son pays sorti tout juste d'une période de dictature marquée par des répressions et des massacres. Cette expérience du pardon réciproque ne pouvait-elle pas servir à la réconciliation de son peuple ?

Aucun jour ne passe sans que la situation de nations divisées ou luttant pour leur survie ne nous atteigne en plein cœur. A Caux peut-être plus qu'ailleurs. La Pologne, l'Éthiopie, l'Afrique du Sud, l'Afghanistan, par leurs ressortissants, leurs exilés, nous appellent en permanence. Tel est le véritable enjeu du pardon.

## Où est le tiers-monde ?

Que pouvons-nous faire pour le tiers-monde, nous qui habitons l'Europe ? Question rituelle, le plus souvent vidée de son sens, sans intention véritable, de la part de celui qui la pose, de prendre au sérieux la réponse. Combien doit-elle irriter, attrister, les représentants des pays pauvres ou ceux qui se donnent sans compter quelque part dans la brousse africaine ou dans les plaines brûlantes de l'Inde !

Pourtant, il y a quelque chose à faire.

« En Europe, le tiers-monde est à côté de vous, il est avec vous », répondait récemment M. Albert Tévoédjrè, directeur adjoint de l'O.I.T. et auteur du livre *La pauvreté richesse des peuples*, au jeune homme qui lui avait posé cette fameuse question. Que vous ayez vis-

à-vis des immigrés et des étudiants dans vos villes « une attitude qui refuse le mensonge, la violence, l'atomisation de la vie familiale, et vous serez en état de grâce, vous comprendrez le Zaïre ou le Népal. »

Voilà qui est simple et difficile à la fois. Cette réponse a le mérite d'interpeller chacun de nous et de nous proposer un moyen d'agir là où nous sommes.

Pour M. Tévoédjrè, il s'agit là d'une « écologie sociale universelle ». Selon lui, de même que les écologistes nous apprennent à rendre la nature vivable, de même devons-nous rendre la société des hommes plus vivable.

Méridien

## À TRAVERS CHAMPS

### La quête

C'était dans les années 50 et nous exploitions dans le Vexin français une ferme de 150 hectares où nous produisions pommes de terre pour les Halles de Paris, betteraves pour la sucrerie voisine et du blé que nous stockions en partie à la ferme pour le livrer en fin d'hiver, une fois les labours terminés.

A cette époque-là, il y avait encore un couvent de Franciscains à Carrières-sous-Poissy et, chaque automne, un jeune frère dans une vieille camionnette passait dans les villages pour quêter la subsistance de la communauté.

Une après-midi d'octobre, par grand beau temps, le frère Innocent – c'était son nom – arrive chez nous tout ému. La femme de l'excellent exploitant d'une très grosse ferme l'avait reçu fraîchement et lui avait dépeint la difficulté – peut-être un peu grossie – qu'elle éprouvait à joindre les deux bouts. Sans doute gardait-elle, inscrit dans les chromosomes de son hérité paysanne, le souvenir de la taille, de la gabelle et des famines d'il y a deux siècles... Le frère, lui, la plaignait sincèrement.

Pour reconforter frère Innocent – et peut-être pour venger l'honneur de la profession – nous l'avions prié de remplir ses sacs de blé selon ce que son inspiration lui dicterait... Pour lui et pour nous, c'était l'occasion de sortir des pesants soucis de l'économie et de s'abandonner aux suggestions légères de la divine providence.

Philippe Schweisguth

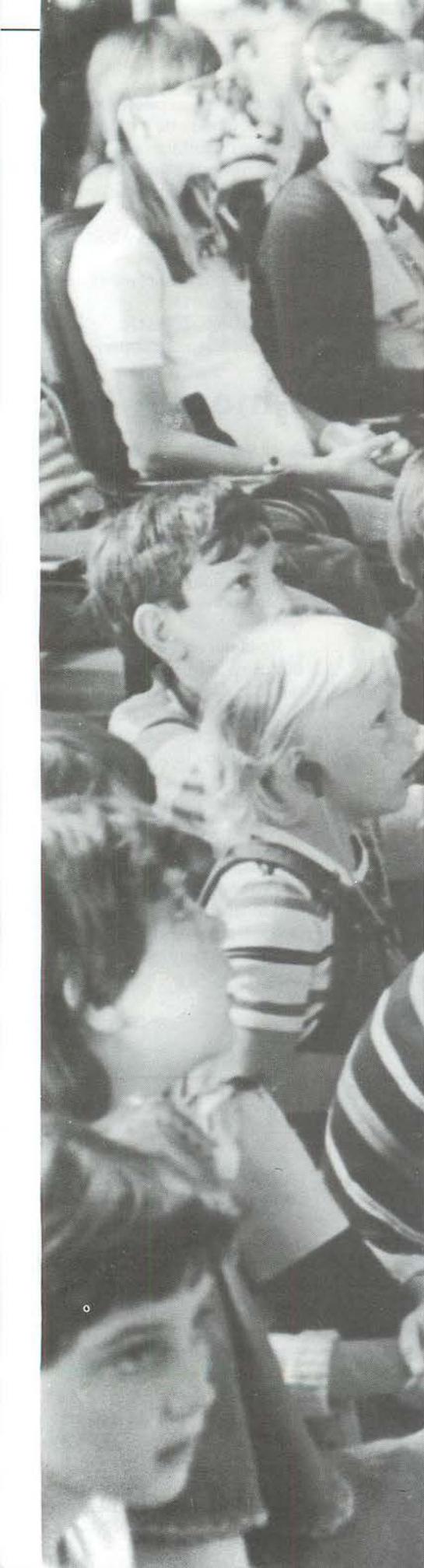
## BONNE A LECTURE

### Enthousiasme

Nous découvrons par nos lecteurs que le livre *A l'écoute de nos enfants*, d'Annejet Campbell, dont nous avons rendu compte dans ces colonnes, touche aussi bien les enfants eux-mêmes que les parents auxquels il semblerait davantage destiné.

« Le hasard l'a mis entre les mains de mon petit-fils, âgé

de onze ans, nous écrit une abonnée vaudoise. Quel ne fut pas mon étonnement quand je constatai que non seulement il le lut d'un trait, mais encore, l'ayant à peine terminé, il courut chez ses cousins et camarades pour leur faire partager son enthousiasme. Sa sœur de neuf ans a été guérie de la peur de la nuit par l'effet de ce livre que son frère lui a raconté. »



*Il ne s'agit pas tellement de restaurer les valeurs et le rôle de la famille, mais de les redécouvrir dans une recherche intérieure et un échange d'expériences, puis de leur donner un champ d'application pratique dans le monde d'aujourd'hui. Tel est le fil conducteur des rencontres qui font converger vers Caux, chaque été depuis trois ans, des familles de différents pays d'Europe – et quelques-unes d'autres continents – ainsi qu'un certain nombre d'enseignants. Ce sont ainsi 500 personnes de 32 nationalités qui ont suivi les multiples activités proposées pendant la semaine du 27 juillet au 3 août.*

## Li toutes les familles du monde...

**Pour la troisième année consécutive  
Caux, point de convergence des générations  
par Jean-Jacques Odier**

La première réunion plénière, engagée sous forme de dialogue entre deux couples et les autres participants, a pris comme point de départ les émeutes qui ont secoué récemment certaines villes d'Angleterre et, dans une moindre mesure, d'Allemagne et de Suisse. Cette agitation, qui est surtout le fait de jeunes, apparaît comme une conséquence du chômage, mais aussi du phénomène de solitude et de dégoût engendré à son tour par la désagrégation d'une certaine forme de solidarité familiale (1).

Si nous parlons d'une certaine forme de solidarité, c'est que les jeunes d'aujourd'hui ne veulent et ne peuvent se contenter d'une vie familiale axée sur l'accroissement du confort et la poursuite d'un bonheur interne. Dans la cellule familiale restreinte imposée par la vie

industrielle occidentale, les parents ont du mal à incarner les modèles complets qui pourraient inspirer et stimuler leurs enfants adolescents. Les jeunes cherchent donc ces modèles à l'extérieur du cercle familial. D'autre part, le rôle éducatif des parents ne se conçoit pas aussi facilement qu'autrefois. La mère, si sa fonction créatrice – non seulement créatrice d'enfants, mais créatrice du foyer, de la civilisation – est inscrite d'une façon naturelle dans sa physiologie, elle cherche, elle aussi, à trouver son identité à l'extérieur. Quant au père, son rôle vis-à-vis des enfants est encore plus malaisé à définir. Il doit prouver qu'il a droit au respect.

Toutes ces considérations amènent à ressentir la nécessité d'un concept du mariage et de la famille qui soit adéquat à notre époque. Et cela d'autant plus que les opposants à ces entités expriment leurs idées de façon beaucoup plus explicite que les autres (2). On ne peut pas envisager la vie de famille uniquement au jour le jour. Quelles doivent être donc les composantes d'une vie de famille qui réponde aux besoins actuels ?

– Premièrement le soin apporté à établir des relations enrichissantes entre les

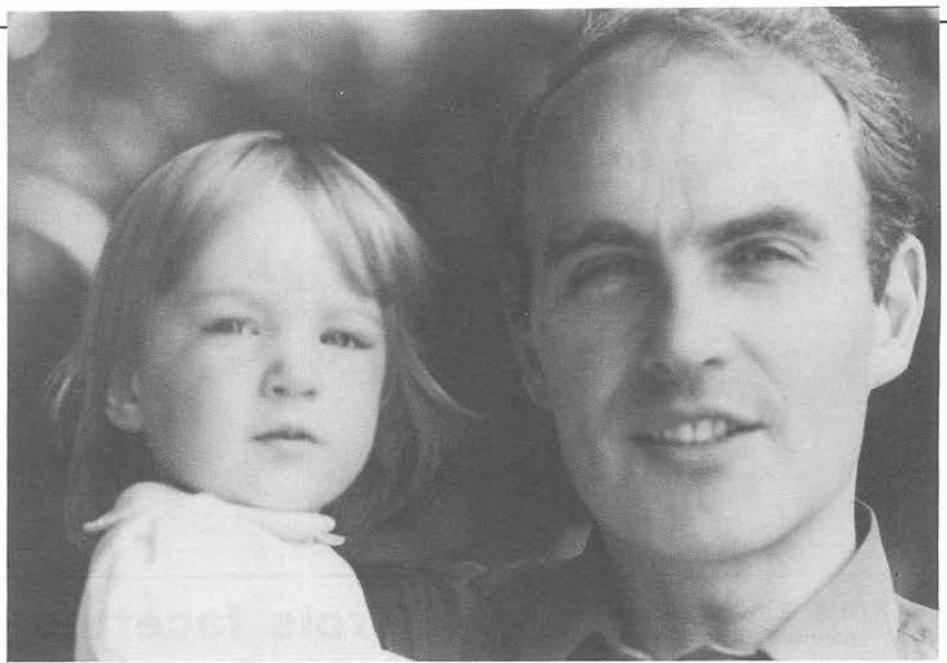
(1) A la question de savoir les raisons qui conduisent les jeunes à se lancer dans des actions violentes, un père de famille a répondu : « Lorsque des parents font preuve de fermeté à l'égard de leurs enfants sur des questions de comportement, ils risquent une explosion. Mais s'ils n'adoptent pas cette attitude de fermeté, ce sont de plus grandes explosions auxquelles il leur faudra s'attendre plus tard. »

membres de la famille. La relation avec autrui se révèle en effet aussi indispensable que l'eau ou la nourriture. Sans elle, l'homme perd son équilibre. L'apport de la religion dans ce domaine apparaît comme important en ce sens qu'elle contribue à purifier nos instincts et qu'elle favorise la durabilité de la relation avec l'autre.

– Deuxièmement, la famille est le lieu par excellence où peut s'apprendre une qualité essentielle de la vie en société : l'altruisme. Le moment où deux êtres unissent leur vie est un instant privilégié pour prendre la mesure de leur égoïsme et chercher à y porter remède. Le second moment privilégié intervient à la naissance des enfants. L'individu est forcé de mettre son centre de gravité en dehors de lui-même.

– Troisièmement, de même qu'un industriel cherche des investissements sûrs, il s'agit de considérer la famille comme un investissement de première importance. Pour s'en rendre compte, il suffit de constater le coût élevé, ne serait-ce que sur le plan financier, de la destruction de la vie familiale, nécessitant la création d'établissements spécialisés à l'intention de ceux qui sont rejetés du milieu familial et de ceux qui ne sont pas préparés à affronter la vie en société.

(2) L'intervenant qui faisait cette remarque a été pris au mot. « Quelles sont les raisons pour lesquelles vous croyez à la famille et au mariage ? » lui a-t-on demandé aussitôt. Il a répondu en s'appuyant sur une expérience douloureuse faite quelques années plus tôt dans son propre foyer. « Si l'humanité ne peut trouver une stratégie stabilisante pour la vie des hommes entre eux, créant des rapports solides et durables, on ne peut pas construire une société », a-t-il conclu.



*Un regard commun vers l'avenir*

– Quatrièmement, on a souligné la nécessité de prendre suffisamment de temps de silence et de recherche intérieurs. Une femme anglaise, « médecin à mi-temps et mère à mi-temps », a constaté qu'elle n'avait « le temps d'être elle-même » que si cette réflexion silencieuse lui permettait de sélectionner les priorités de son existence quotidienne et de s'orienter dans la profusion d'idées que fabrique le monde moderne. Le temps de silence et le temps de se parler sont deux facettes complémentaires de la vie familiale.

– Enfin, un engagement de vie dépassant le cadre familial s'avère un élément dynamisant pour tous, alors que le non-engagement est un facteur destructif.

Ce dernier thème a été repris plus en

détail dans une réunion intitulée : « Quelles attitudes et quelles certitudes faut-il cultiver dans un monde où les conceptions de vie et les traditions différentes se côtoient ? »

Les animateurs de la séance ont constaté tout d'abord que chaque communauté humaine est maintenant touchée par l'affrontement entre des conceptions de vie diverses et antagonistes. Aucun pays n'est épargné. La famille non plus.

Deux mères de famille anglaises ont apporté le témoignage d'un pays où la cohabitation entre les races devient une question vitale avec la présence de plus de deux millions d'immigrés des Antilles et d'Asie. La première a énoncé quelques qualités qui lui paraissent essentielles pour cette cohabitation : un amour qui ouvre à d'autres les portes de nos foyers ; une sollicitude qui l'emporte sur la peur et les préjugés ; un respect pour ce qui est différent, respect qui prend pour acquis que nous avons quelque chose d'important à apprendre d'autres croyances et d'autres cultures ; enfin, une fidélité à nos propres croyances et aux valeurs morales les plus hautes que nous connaissons. L'orateur a souligné que souvent c'est là ce qu'attendent les personnes d'autres croyances qui viennent résider dans nos pays.

## D'un monde à l'autre

La deuxième intervenante a relaté ce qu'a représenté pour son mari et elle de quitter « le monde plaisant du cottage campagnard » qu'ils habitaient pour venir s'installer en plein Londres dans un quartier délaissé par les blancs et habité principalement par des immigrés de couleur.



PHOTOS :  
Chansina : pp.  
1, 4, 5, 6, 7, 12,  
13 ; L. Lasserre :  
p. 10 ; H. de  
Montagnac : p.  
14.

*Le dialogue des générations*



Une famille écossaise participe aux festivités du 1<sup>er</sup> août, jour national suisse.

« Nous avons été extrêmement bien accueillis, dit-elle, et nous sommes aperçu que nous avons besoin les uns des autres. » Avec une voisine antillaise, elle organise, pour le mois de septembre, une « street-party », une fête pour la rue tout entière, et elle pense que ce genre d'initiative pourrait être multiplié en Angleterre.

Le thème de la troisième réunion plénière, *Libération et destinée*, a été introduit par une représentation de la célèbre scène de *La Maison de poupées*, d'Ibsen, où Nora, mettant fin brusquement à une vie de soumission, rejette la protection doucereuse mais

**V**OUS êtes-vous jamais dit d'un membre de votre famille, d'un collègue, ou de tel ou tel groupe : si seulement il pensait comme moi, tout irait beaucoup mieux !

Cette question touche à l'idée que nous nous faisons de l'unité et aux raisons pour lesquelles nous tenons à ce que les gens changent. L'unité que je souhaite est-elle celle qui rassemble ceux qui pensent comme moi, qui réagissent comme moi, qui ressentent les choses de la même façon ? Cela est une forme d'unité, l'*unité du conformisme*, mais cela n'est pas la seule. Tel plumage, tel ramage, pourrait-on dire.

Cette forme d'unité est également source de division, dans la mesure où mon groupe, qui pense d'une certaine façon, se heurte inévitablement à l'autre groupe, qui pense d'une autre façon.

Il y a ensuite ce qu'on pourrait appeler l'*unité de dialogue*. Si je tiens à communiquer avec l'autre, c'est afin d'apprendre de lui et de comprendre son point de vue, et vice-versa. Cette idée est très à la mode en ce moment parmi les intellectuels blancs d'Afrique du sud. Cette forme d'unité est utile là où il n'y a eu aucun contact auparavant. Mais elle a ses limites : que fait-on une fois que l'on sait ce que l'autre pense ?

Derrière la notion de dialogue se profile l'espoir ou la croyance que si l'autre arrive à comprendre ce que je pense, il découvrira combien je suis raisonnable moi-même. Mais le problème, chez nous en Afrique du sud, vient de ce que la plupart des noirs diront alors : je sais parfaitement ce que pensent les blancs et cela ne m'intéresse pas du tout. Une réaction qui n'est pas sans rappeler celles qui se produisent dans de nombreuses familles.

Il y a enfin l'*unité créatrice*. En Afrique du sud, mon travail me met en contact avec des dirigeants afrikaaners, et avec des révolutionnaires noirs et métis. Je suis moi-même de souche britannique et de langue anglaise. Or les afrikaaners se sont battus durant deux cents ans pour secouer le joug britannique et se libérer de la

## Trois facettes de l'unité

par Peter Hannon



tutelle de la langue anglaise. De plus, en tant que blanc et en tant que privilégié, je sais quelle opinion se font de moi et de mes semblables les révolutionnaires noirs et métis du pays. Ni eux ni les afrikaaners ne veulent nous ressembler ; le dialogue avec nous ne les intéresse pas. Ils ont plutôt le sentiment de trop bien nous connaître.

« Vivons pour faire grandir les autres », aimait à répéter Frank Buchman. Voilà une formule que d'aucuns trouveront simpliste et naïve. Pourtant, à y regarder de plus près, je découvre qu'elle a des implications très importantes.

Je prendrai l'exemple de ma propre vie de famille. Si je trouve ma femme difficile, quelles sont les vraies raisons pour lesquelles je souhaite qu'elle change ? Est-ce pour qu'elle soit raisonnable et se conforme à ma façon de voir les choses ? Est-ce pour que notre dialogue l'amène à comprendre mon point de vue ? Ou suis-je désintéressé au point de souhaiter pour elle le maximum, par amour pour elle ?

Ma femme me rappelait récemment ce qu'une de ses amies avait dit un jour à son mari : « Je t'aime tel que tu es, mais je vais me battre pour que tu sois ce que Dieu veut que tu deviennes. » Ce à quoi ma

femme avait ajouté : « N'agissons-nous pas plutôt comme si nous disions : je ne peux pas te supporter tel que tu es, alors je vais me battre pour que tu sois ce que Dieu veut que tu deviennes. »

« Aimez-vous tels que vous êtes. » Voilà qui est facile à dire. En fait c'est exiger un degré de maturité spirituelle dont je me sens fort éloigné. Il s'agirait plutôt d'un état de grâce.

Elargissons ce concept. Pensons à l'autre communauté, à ceux qui sont différents, difficiles. Pour moi, c'est la seule issue possible pour l'Afrique du sud. Les afrikaaners et les Africains sont de l'autre bord. Sur la plupart des questions ils réagissent autrement que moi. Même si nous voulons chercher ensemble le plan divin, nous continuerons d'avoir des réactions instinctives très différentes de sorte que nous ne serons jamais unis par la façon dont nous pensons et réagissons. Nous ne pouvons être unis que par notre engagement au service d'une autorité commune – la volonté de Dieu – et par l'état de grâce qui nous aide à davantage nous préoccuper du bien de l'autre, de sa croissance spirituelle, de l'accomplissement du plan divin pour lui, que de nos propres idées, de notre propre confort, de nos propres désirs.

« Quand tu présentes ton offrande à l'autel, a dit le Christ, et si tu te souviens d'un grief que ton frère a contre toi, va d'abord te réconcilier avec ton frère, puis reviens et présente ton offrande. » Jusqu'à récemment, je croyais que cela voulait dire que si je nourrissais des ressentiments contre quelqu'un, il fallait que j'y mette bon ordre. Or ce n'est pas du tout le sens de cette parole. Ma préoccupation doit englober *ce que l'autre ressent*. Essayons d'imaginer les implications que cela aurait pour l'Afrique du sud, ou pour l'Irlande, ou pour les relations sociales ou intercommunautaires en Grande-Bretagne. Ou même au sein de nos propres familles.

Dieu attend de nous une maturité dans l'amour dont nous sommes humainement incapables, mais qu'Il peut nous donner, car c'est ce dont le monde a le plus besoin.

dominatrice de son mari pour partir et retrouver sa propre personnalité. Plusieurs femmes ont témoigné des libérations intérieures qui les ont amenées à mieux réaliser leur destinée. Mais on peut aussi se poser cette question qui va plus loin : « De quoi devons-nous nous libérer pour que d'autres personnes puissent accomplir leur destinée ? » Après avoir rappelé la phrase d'un philosophe suédois : « Il y a quelque chose que tout être humain peut faire mieux qu'aucun de ses contemporains », un intervenant a ajouté : « Il y a une certaine fascination à découvrir sa propre destinée. Mais il est encore plus passionnant d'aider autrui à découvrir la sienne. Peut-être sommes-nous fabriqués de telle façon que nous trouvons notre véritable destin en aidant d'autres personnes à trouver le leur ? »

Les séances plénières ont été suivies chaque jour de groupes de discussions où l'on a approfondi des sujets tels que « Grandeur et Misère de l'argent », « La réconciliation du plan familial au plan national », et « Comment pouvons-nous nous libérer du poids de l'histoire ? »

Tandis que les enfants se répartissaient en plusieurs ateliers (pâtisserie, bricolage, journalisme, etc.), les adolescents se sont réunis chaque jour avec quelques aînés pour aborder des sujets de la vie de tous les jours (relations garçons-filles, qui a donné lieu à un débat très animé ; l'autorité ; être soi-même).

Au début de chaque journée, tout le monde se rassemblait pour une demi-heure en commun (notre photo de couverture) où l'on laissait parler surtout la musique, les marionnettes - allemandes ou norvégiennes - et où l'on dialoguait en toutes langues grâce au système de traduction simultanée.

L'effet, les prolongements de ces journées ne se mesurent pas en chiffre ni ne se traduisent par de grandes déclarations. Ils s'inscrivent dans la vie et le comportement des participants. Une jeune femme française a fait part en ces termes de l'évolution qui s'est opérée en elle : « Je viens d'un milieu ouvrier. Nous manquions de beaucoup de choses dans notre foyer. Aussi me suis-je mise à rêver d'une jolie maison, de jolis meubles, d'un beau jardin. Aujourd'hui, j'ai tout cela. J'ai un mari charmant, des enfants adorables, mais il me manque quelque chose. Quand on est jeune, on n'a rien à perdre, mais dès qu'on commence à posséder, on ne veut rien perdre de ce que l'on a et on n'avance plus. Je suis venue ici parce que cela me travaille depuis quelque temps. Pour pouvoir agir sur la mentalité de mon pays, je dois être prête aujourd'hui à perdre quelque chose de ce que nous avons. » Une autre Française a décidé de faire de son foyer un lieu de rencontre entre compatriotes de différentes origines et convictions politiques.

Les témoignages de deux enfants que nous reproduisons ci-contre attestent aussi de la façon dont cette semaine à Caux a marqué l'esprit de nombreux jeunes.

Quelques minutes après son arrivée à Caux, un jeune homme d'une vingtaine d'années faisait cette remarque : « Vous avez créé ici un esprit de famille, non ? » Cette impression ne peut être que confirmée lorsqu'on prend part à une rencontre comme celle que nous décrivons. Serons-nous en mesure d'insuffler cet esprit de famille à nos pays et de créer cette famille de nations dont le monde a tant besoin ? Tel est le défi lancé à tous ceux qui, dans leur voiture chargée d'enfants et de bagages, ont quitté Caux au matin du 3 août.



## Avec des yeux de 13 ans

Lorsque je suis arrivé à Caux avec mes parents et mes frères pour participer à la rencontre des familles, je ne savais pas grand chose du Réarmement moral, de ses activités et de ses principes. Au début, le grand nombre de participants, les réunions et manifestations m'ont un peu désorienté. J'avais du mal à m'y retrouver, mais j'ai rapidement remarqué que tout se déroulait harmonieusement. J'ai été surpris de ne voir personne donner des ordres. Il ne semblait pas y avoir de « patron » : chacun se sent responsable de l'autre. Je n'avais jamais vu cela. Entre les cinq membres de notre famille les disputes éclatent souvent pour des petites choses : chacun ne pense qu'à soi.

J'ai aussi été surpris par la franchise avec laquelle les adolescents s'exprimaient au sein de leur groupe de discussion. Un jour, un jeune, qui s'était trouvé dans une situation presque impossible, a raconté qu'il avait entièrement remis sa vie à Dieu. Cela m'a beaucoup impressionné. Grâce au Réarmement moral, il a trouvé Dieu et a pu se libérer de l'alcool et d'une vie légère.

En voyant le travail créateur accompli à Caux par des centaines de personnes de trente-deux pays différents et en pensant aux difficultés de nombreux ménages et de nombreuses familles, je me dis ceci : si tous les parents et tous les enfants appliquaient les quatre critères, la famille pourrait jouer son vrai rôle, qui est de donner aux parents et aux enfants les forces et le soutien dont ils ont besoin pour faire face aux difficultés de la vie.

Car l'intimité familiale et la confiance en Dieu sont les points d'appui essentiels d'une société saine, et une société saine est composée de nombreux individus. C'est pour cela que chacun doit commencer par lui-même, au sein de sa propre famille.

Telles sont les leçons que j'ai apprises lors de cette rencontre des familles. Telle est la tâche difficile que je me suis fixée et à laquelle je vais m'attaquer pas à pas.

Bernhard Winkler, Bonn

## Pourquoi les gens viennent-ils à Caux ?

Réponse d'une Anglaise de neuf ans : « Pour qu'ils apportent l'amitié chez eux, pour que leurs amis vivent comme il faut. Peu à peu le gouvernement remarquera la différence et se mettra à vivre comme saint François (1). Les nations vivront de cette façon et peu à peu le monde sera meilleur. »

(1) Allusion au spectacle sur François d'Assise représenté à Caux.

« Voici, je fais  
toutes choses nouvelles »  
(Apoc. 21, 5)

Pour aller à la poste, j'emprunte une ruelle en pente entre deux jardins. Elle s'achève par une double série d'escaliers, dominant la cour d'une très vieille maison. Au cours des années, la maison s'est délabrée. Les petits commerçants du quartier sont partis. Des caisses enregistreuses ont pris la place des légumes et des fromages d'autrefois. D'autres locataires sont venus. Un temps, la cour s'est muée en placette avec banc, géraniums, fauteuil branlant, en un timide effort d'animation. Puis, tout s'est fait de plus en plus sale, sordide, noirâtre. Autour du malade agonisant, des adversaires invisibles ont échangé leurs coups, les uns murant des portes, les autres badigeonnant des insultes et des graffiti sanglants.

Un soir de printemps, alors que je remontais les marches, le cœur serré, ne voulant ni voir ni détailler la décomposition en cours, j'aperçus au bas du jardin, contre la façade aveugle de la maison, un petit cerisier en fleurs offrant sa grâce candide aux passants. Je me suis arrêtée, saisie. Il y avait un tel contraste entre l'œuvre de mort des hommes et la beauté toujours renaissante de la création.

Avons-nous le moyen d'imaginer ailleurs que dans la nature la pureté à laquelle notre cœur aspire ? Il y a la neige bien sûr, au matin, et le ciel parfois si limpide qu'on voudrait s'y fondre comme du sucre. Il y a l'eau translucide au pied des falaises. Le soleil la traverse. On ne la devine qu'aux rides de son rire.

Mais si l'on en vient à l'homme, comment définir la pureté ? Que serait un homme pur et quel humanisme fonder sur cette créature en soi ni bonne ni mauvaise, toujours en proie à la dualité de sa nature et de ses aspirations ?

Seul un génie spirituel comme Dostoïevski a pu concevoir et créer un être totalement pur comme l'Aliocha des *Frères Karamazov*. Au travers des quatre frères, de Dimitri le sensuel, d'Yvan le cérébral, de Smerdiakov le rêveur possédé et d'Aliocha le pur, Dostoïevski a réussi à incarner en des personnages distincts et réels toutes les virtualités de l'âme humaine. Aliocha est un des coursiers de ce quadrigue qui, tantôt, se précipite dans l'abîme infernal des passions, tantôt se libérant du mal, fuse, sans poids, vers le soleil.

## Laisser passer la lumière

Aliocha nous aide à cerner l'indéfinissable pureté. Issue du spectre divin, la pureté semble en contenir tous les rayons dans sa lumière. On ne peut la dissocier de l'honnêteté, du désintéressement ni de l'amour. Comme la vérité nue et sans voiles, Aliocha s'avance à découvert parmi les autres qui, eux, se déguisent. Oublieux de lui-même, il ne songe ni à plaire ni à se faire valoir. Il aime sans juger ni condamner personne. Son amour contient tout, même le mal, sans y participer.

Il pose sur les êtres un regard de sourcier. Il discerne prophétiquement en Groushenka, « la mangeuse d'hommes », l'âme sœur qui, un jour, aimera elle aussi jusqu'au sacrifice d'elle-même. Sa connaissance des êtres ne lui vient pas de l'expérience. S'il pénètre les cœurs, c'est qu'il est lui-même pénétré, traversé par des éclairs de lucidité qui l'étonnent, comme étrangers à son propre esprit.

La pureté en Aliocha n'est pas une qualité intrinsèque de sa personne, mais correspond à un degré de son développement. Elle est cette lumière qui le traverse parce qu'il n'oppose

# Pureté et i

par Hélène Gu

**Cet article est né d'un débat sur le projet de révision du code pénal suisse rendu public en mars dernier. Dans le but d'adapter les lois aux mœurs, les auteurs de ce projet ont proposé d'abaisser à quatorze ans l'âge de protection légale des mineurs, de décriminaliser l'inceste, le proxénétisme et le commerce pornographique comme étant des crimes sans victimes. Le texte a soulevé de vives protestations et une collecte de signatures est en**

aucune résistance à son passage. Elle n'est pas de lui et ne demeure pas en lui. Il ne la sert qu'en la laissant passer.

La pureté ne se laisse pas contenir par l'homme. Malheur à qui prétend la posséder et la défendre comme son fief et son bien. L'histoire, comme une cuve, déborde des souffrances que les purs ont infligées aux hommes, au nom de la justice, de la vérité et de la foi.

Ce sont les purs d'un temps et d'une Eglise qui ont crucifié le Christ. Entre Aliocha et l'ayatollah Khomeiny, nous mesurons l'écart séparant l'homme qui se laisse traverser par la pureté et celui qui s'en fait le détenteur exclusif. Khomeiny au départ n'a voulu que défendre l'intégrité d'une foi et d'un peuple. Dissociant la pureté de l'honnêteté et de l'amour, il est devenu tyran à son tour. Le diable se délecte de l'orgueil des purs.

Personne n'est meilleur que l'autre. « Nous sommes engagés dans le même escalier », dit Aliocha à son frère Yvan qu'il voit pourtant au bord du crime. « J'en suis au premier degré. Tu es plus loin, quelque part sur le treizième, mais cela se vaut. »

# naissance

n-Démétriadès

**cours dans tout le pays pour accompagner une pétition à l'adresse du Conseil fédéral. L'auteur de cet article pense qu'au delà de la protection et de la répression nécessaires que peuvent fournir les lois, c'est le retournement de tout l'homme qui importe le plus. Elle voudrait répondre à l'attente de beaucoup de jeunes qui cherchent non des règles morales stérilisantes mais un but de vie qui les enthousiasme assez pour qu'ils en paient le prix.**

Nous nous salissons les mains tous les jours. Nous avons appris à les laver. Que seraient nos corps privés de l'eau qui les nettoie jour après jour de leurs sueurs ? Et nos âmes, ces pauvres masures dont nous renvoyons tous les jours la coûteuse réparation ? Si on les ouvre, ne sont-elles pas pleines d'hypocrisie et d'iniquité, « d'ossements de mort et de toute pourriture ? » N'ont-elles pas comme nos corps besoin d'eau, de lumière pour se purifier ?

## Des hommes au cœur constamment purifié

Nous pouvons tous les jours nous ouvrir au rayon laser de l'esprit, le laisser pénétrer jusqu'aux plus secrètes jointures de

nos pensées et de nos intentions. En promenant la lumière le long des parois de la grotte, nous découvrons nos jalousies et nos rancunes, le poison diffus de l'amertume, les peurs et les phantasmes de nos nuits. Mais dans la mesure où nous les reconnaissons, où nous acceptons – sans complaisance ni désespoir – cette vision pénible de nous-mêmes, l'esprit de vérité qui est aussi esprit de grâce et de pardon lave, efface, répare, rafraîchit l'être intérieur pour le temps d'une journée.

Ce ne sont pas des hommes purs mais des hommes au cœur constamment purifié qui ont redressé le cours de l'histoire. C'est en obéissant à une inspiration divine que François d'Assise et Jeanne d'Arc se sont jetés dans une aventure qui excédait leurs possibilités humaines. Ils ont servi, au delà de leur propre entendement, l'un à reconstruire une église, l'autre à sauver un pays. Et sans chercher si haut, notre époque abonde en hommes de foi et de courage dont nous évaluons mal encore l'influence sur l'évolution de notre temps.

En juin dernier, en marge de la session du BIT à Genève, la télévision suisse romande a présenté une remarquable émission de *Temps présent*. Lech Walesa y répondait en direct à cent syndicalistes suisses. Pas un instant le héros ne s'est donné en modèle. « Solidarité n'a que neuf mois. Nous ne savons pas encore marcher. Par rapport à nous, vous êtes des grand-pères. » Il a insisté sur la nécessité de nettoyer, de purifier le syndicalisme. « Les activistes veulent de plus en plus gouverner au lieu de servir l'homme... il faut une purification en chacun... Une fois par semaine, je m'arrête, je regarde en arrière, je vois ce que j'ai fait, ce que je pourrais faire mieux. »

## Des rapports d'espérance

Lech Walesa ne s'est pas fait en une heure ni tout seul. Avant d'être projeté sous les feux de l'actualité, il a lutté dans l'anonymat, il a connu la prison, risqué la mort. Des intellectuels l'ont formé, l'Eglise de son pays l'a inspiré dont il a dit fièrement : « En 36 ans, elle a toujours dit la vérité. »

Lech Walesa lutte pour établir des relations nouvelles d'homme à homme, de peuple à peuple, fondées sur des valeurs d'honnêteté, de vérité, de justice. Quelle que soit l'issue de son entreprise, il aura jeté les bases de la renaissance de son pays.

Et nous, ne pouvons-nous pas faire de même, offrir au vent salubre, venu on ne sait d'où, nos vies en décomposition ? Rejetant les erreurs du passé, nous pouvons recommencer encore, conclure des alliances nouvelles entre l'homme et la femme, les parents et les enfants, inaugurer des rapports d'espérance entre le Nord et le Sud, les races et les classes, les vivants et les morts. Combien de Lech Walesa faudra-t-il pour cela ?

Pour la première fois dans l'histoire des hommes, nous pouvons, arrachés à notre globe, contempler du dehors cette terre qui est nôtre, suivre de nos yeux cette balle bleue qui gravite dans l'espace, avec l'ordonnance prescrite de ses rivages et le grand désordre de nos passions. Tous ensemble nous tournons dans l'éther et ce regard cosmique que nous portons sur nous-mêmes engendre en nous une « solidarité » nouvelle, un grand besoin d'union.

Chaque civilisation est une approximation humaine du royaume de Dieu. Elle monte comme la marée à l'assaut de la terre, culmine en un âge d'or et laisse, en refluant, la grève à nu, ourlée de bave et de débris. Mais déjà, partout sur la planète, de nouvelles formes de vie s'ébauchent dans la douleur, sous la poussée purificatrice de l'Esprit.

Une directrice dans l'enseignement technique :

## « Les exigences de mon métier »

Un lycée d'enseignement professionnel au sud-ouest de Paris (L.E.P.). Ni graffiti, ni marques de ballon. D'emblée les murs parlent. « L'école a été repeinte il y a quatre ans, explique Mme Devallan, la directrice. Ce sont les élèves d'une autre école technique qui ont fait ce travail sous la direction de professeurs peintres. Cela faisait partie de leur apprentissage. Nos élèves respectent leur travail. » Sourire. « C'est aussi une économie pour la municipalité. »

A entendre cette femme discrète, à la voix chaude et calme, on oublie qu'elle est directrice de 360 garçons et filles, dont un sur six est étranger (Espagnol, Algérien, Yougoslave ou Antillais). « Entrer au lycée représente pour ces élèves, refusés par d'autres établissements, une dernière chance d'obtenir un certificat d'aptitude professionnelle : coiffeur, maçon ou comptable. »

C'est bien le défi que Mme Devallan veut relever. « J'ai toujours vu mes parents, instituteurs à la campagne puis en ville, venir en aide aux plus défavorisés pour leur faire parcourir les chemins difficiles... L'enseignement technique m'a toujours attirée pour le rôle particulier que le professeur peut y jouer en tant qu'éducateur d'adolescents qui ont besoin d'acquiescer des connaissances certes, mais aussi un équilibre et une confiance en soi. »

Les difficultés n'ont pas manqué au départ. « Pendant deux ans je me suis battue. Je me demandais même si je n'allais pas redevenir professeur. Jour et nuit je cherchais des solutions. »

### Régler les problèmes en conscience

« Les élèves arrivaient au cours à n'importe quelle heure. J'ai décidé de les faire passer dans un couloir séparé de mon bureau par une vitre tendue d'un voile ; les retards ont presque disparu en un an. »

« Par ailleurs, deux professeurs utilisaient des ronéos de l'école pour propager leurs idées politiques, semant la division parmi leurs collègues. J'ai d'abord exigé un exemplaire de tout texte imprimé à l'école. Ensuite, ayant appris que ces mêmes professeurs dénigraient auprès des élèves les diplômes dont ceux-ci avaient besoin, j'ai fait appel à un inspecteur. Leur changement a été jugé préférable. »

Restait à consolider l'équipe pédagogique, à transmettre à tous ses membres formant un conseil d'enseignement calme, endurance et surtout enthousiasme. « Dès

que je sens une tension ou un problème, je trouve un prétexte et le conseil se réunit le jour même. » Les enseignants peuvent soulever n'importe quelle question devant leurs collègues.

Conséquences pratiques : avec l'accord de Mme Devallan, il est arrivé au professeur de gymnastique d'entrer dans la classe d'un de ses collègues où un des élèves était particulièrement dissipé. Il lui demandait : pourquoi ne te tiens-tu pas aussi bien à ce cours qu'au mien ? Bien souvent l'élève a changé de comportement. Mme Devallan évoque aussi, avec reconnaissance, un surveillant martiniquais : « Il était gai et sportif ; sa présence



a permis de dédramatiser les heurts. Il avait une autorité naturelle sur les noirs. »

Chaque fois que possible, Mme Devallan sollicite l'aide des parents souvent tentés de baisser les bras devant les difficultés de leurs enfants. « Dans 80 % des cas, il n'y a qu'un seul parent à la maison et leur revenu est très modeste. Nous ramassons les morceaux. » Peu à peu les parents ont surmonté leur peur des enseignants et font appel à Mme Devallan pour toutes sortes de questions. « Je ne peux pas me permettre d'avoir des idées toutes faites », dit cette femme soucieuse de « régler chaque problème en conscience ».

L'assistante sociale, mal vue et ignorée il y a six ans, fait partie aujourd'hui du conseil d'enseignement. Les élèves viennent volontiers lui parler de leurs problèmes. Elle seule peut aller dans les familles. Elle a découvert récemment qu'un des élèves de 16 ans habitait un foyer de jeunes. « C'était le directeur qui recevait ses bulletins qui étaient assez mauvais. Il ne pouvait que dire au jeune homme :

« Tu es responsable de ton travail. Débrouille-toi ! » Celui-ci continuait à faire ce qu'il voulait. Après la visite de l'assistante nous avons dit à l'élève : nous allons tous t'aider. En quelques mois il s'est pris en main : il est en train de s'en sortir. » Une pause. « Les professeurs eux aussi ont besoin de l'assistante. Je lui ai fait aménager une salle près de la leur. »

### Animer le lycée

Pour animer le lycée, Mme Devallan et son équipe ont conçu des activités communes utilisant les capacités des élèves et des enseignants : matchs sportifs, rallyes et voyages. La rédaction d'un journal remplit aussi cet office : « Le professeur de français corrige style et orthographe, celui de dactylo apprend aux élèves le fonctionnement de la ronéo. Du même coup, professeurs de l'enseignement général ou technique travaillent côte à côte. Il n'en ont pas toujours la volonté autrement. »

Profitant de travaux au lycée, Mme Devallan n'a pas hésité à demander à l'architecte d'animer un débat, réunissant élèves et enseignants, sur sa profession et l'environnement. « Ainsi il n'y a pas de coupure entre ceux qui apprennent un métier et ceux qui l'exercent déjà. »

### « Ils ont osé entreprendre »

L'an dernier une trentaine d'élèves de comptabilité ont effectué une enquête auprès d'anciens de leur section. « Surmontant leur timidité et leur inquiétude, ils ont dû rechercher les anciens auprès des voisins, leur écrire ou leur téléphoner. Ils ont récolté des fonds, préparé des questions et enregistré, avec l'aide des élèves de sténographie, les réponses de onze anciens. Ils ont établi pour leurs camarades des panneaux portant des statistiques. » Et Mme Devallan de se réjouir : « Motivés, ils ont osé entreprendre. Ils ont dû apprendre à s'exprimer et ont pris de l'assurance. Ils ont présenté un rapport oral devant l'inspecteur qui leur a fait un grand compliment. Les anciens leur ont donné des conseils qui portent bien plus que les nôtres. » De cette expérience est née une amicale.

C'est en prenant au sérieux les regrets exprimés par quelques élèves sur le manque de contacts avec les professeurs une fois les cours finis qu'un sujet d'étude pour l'année prochaine s'est imposée à Mme Devallan : les conditions de l'équilibre des élèves au L.E.P.

Etre à l'écoute des adultes ou des jeunes, surveiller la sortie des classes pour éviter les incidents entre bandes de jeunes et élèves, écouter les parents après les heures de classe ; comment Mme Devallan concilie-t-elle cette disponibilité avec sa vie familiale ? Elle vivait avec sa famille loin de l'école et s'en est sentie coupée. Son

mari et elle ont donc jugé nécessaire d'habiter le logement de fonction prévu sur place. En femme qui ne néglige aucun détail susceptible d'améliorer une atmosphère, Mme Devallan a entrepris des travaux pour que sa famille « se sente bien chez elle ».

### Disponibilité

Elle montre l'interphone qui relie son bureau à son foyer : « Les enfants m'avertissent eux-mêmes de leur retour, même l'aîné étudiant », dit-elle avec une lueur

d'attendrissement dans les yeux.

Les exigences de son métier n'ont pas toujours été faciles à vivre pour les siens, reconnaît-elle. Un jour, sa fille a rapporté une mauvaise note. « Je lui ai demandé si elle n'avait pas compris quelque chose. Elle m'a dit : tu n'es jamais là pour me faire réciter. C'était dur à entendre. Je lui ai dit de s'organiser et de me demander de lui faire réciter ses leçons. Je ménage désormais le temps qu'il faut. »

Animer un établissement veut dire entre autres répondre au téléphone, même lorsqu'une personne appelle chaque matin

à 7 h 30. Un jour, son fils a répondu agacé que sa mère n'était pas là. Loin d'ignorer cette réaction, Mme Devallan a fixé les heures pendant lesquelles on peut l'appeler.

Disponibilité : ce mot résume l'attitude de Mme Devallan. Une seule chose compte : être à l'écoute non pas d'un père algérien, d'un élève ou d'un professeur, mais de la personne tout entière, avec ses questions et ses motivations. C'est la raison pour laquelle ce lycée a une âme.

**Propos recueillis  
par Evelyne Seydoux**

## Ne tirez pas sur les enseignants !

Lors d'une réunion amicale, il y a quelques mois, nous nous entretenions à bâtons rompus des problèmes de la famille et de l'éducation. Quelques enseignants avaient évoqué les difficultés de leur tâche et la peur qu'ils ont parfois des opinions tranchées ou des réactions des parents d'élèves. Je leur ai dit tout simplement l'estime que ma femme et moi avons eue jusqu'à maintenant pour les enseignants de nos enfants, que ce soit en maternelle, en primaire ou dans le secondaire. A mon grand étonnement, ces quelques phrases ont produit comme un effet magique. J'ai soudain vu un sourire d'aise se dessiner sur le visage de mes amis enseignants. Quelques mots d'appréciation toute spontanée ont semblé mettre un baume dans leur cœur. Les maîtres de nos enfants sont-ils à tel point privés de compliments et de considération de la part des parents d'élèves qu'ils finissent par ne voir leur salle de classe que comme une forteresse assiégée ?

Ma femme et moi, malgré la pression ambiante de parents qui, à l'école maternelle et primaire, faisaient des pieds et des mains pour placer leur rejeton avec Mme X plutôt que Mme Y., n'avons jamais voulu choisir les enseignants de nos enfants. Rétrospectivement, nous ne pouvons que nous féliciter de tous ceux et celles qui ont pris soin d'eux.

### A chacun son talent

Je me souviens avec beaucoup de reconnaissance de cette directrice d'école maternelle, militante d'extrême-gauche, qui connaissait parfaitement non seulement le nom, mais le caractère et les besoins des 300 élèves de son établissement. Alors qu'un médecin et une psychologue nous poussaient à obtenir une dispense pour faire entrer notre aîné en primaire avant son âge, en se basant

uniquement sur sa réussite scolaire, elle a tenu à prendre le garçon en observation pendant deux heures dans son bureau pour mieux comprendre sa personnalité, pour observer son comportement, afin de nous donner ensuite son jugement en pleine connaissance de cause.

Je pense aussi à cette jeune institutrice de maternelle, licenciée en psychologie, qui a si bien su intégrer dans sa classe notre second fils, un garçon farouchement personnel et indépendant. Je pense à cette institutrice de primaire qui a su imposer dès les tout premiers jours de la rentrée une discipline telle que l'année est apparue ensuite à ses élèves comme une joyeuse initiation à la liberté !

Il faudrait pouvoir les évoquer tous et toutes, car chacun a fait montre d'une sensibilité ou d'un talent particulier. Tel dont l'humour et les facéties inattendues font accepter l'effort ; telle dont l'inspiration créatrice réconcilie pour ses élèves monde scolaire et monde extérieur. Et je ne pourrai pas oublier ce maître de la vieille école, allant chaque jour à l'école à bicyclette et passionnant ses élèves dans de libres discussions sur les sujets les plus variés. Depuis trois ans, notre aîné, comme d'autres de ses anciens camarades, tient à aller le saluer, peut-être parce qu'il se plaît à lui montrer son carnet, mais aussi parce que cet homme a su ouvrir pour lui le grand livre de la vie.

### Pour la confiance

Cela ne nous empêche certes pas, face à l'éducation que reçoivent nos enfants, de garder notre sens critique en éveil. Mais en voyant comment ont été accueillis par des enseignants quelques petits mots d'appréciation, il m'a semblé utile d'en dire davantage. Ayant milité depuis plusieurs années dans une association de parents d'élèves, je suis témoin des vexations aussi

inutiles qu'insultantes auxquelles certains parents soumettent parfois ceux à qui ils confient leurs enfants. Pouvons-nous ensuite nous plaindre lorsque nous voyons des enseignants se refuser à appliquer les procédures de participation, qui, depuis quelques années, ont donné aux parents français leur mot à dire sur l'environnement scolaire de leurs enfants ?

La coopération qui s'installe timidement entre parents et enseignants doit reposer d'abord sur la confiance. Or cette confiance demande que nous sachions dire notre appréciation à ceux qui, en fin de compte, du lundi au samedi, passent avec nos enfants plus de temps encore que nous-mêmes.

**Jean-Jacques Odier.**

## Son ménage est assuré à la «Winterthur»



**Ici et à son domicile.**

Avec une seule et même police.  
A un prix très raisonnable.  
Assurance responsabilité civile  
privée comprise.  
C'est tellement simple!

**winterthur**  
assurances

Toujours près de vous.  
Même à l'étranger.

# LE RÉARMEMENT MORAL SUR LE TERRAIN



A Aberdeen avec un responsable du port pétrolier de Peterhead.

## Echange anglo-soudanais

De même que des échanges avaient été organisés ces dernières années entre des étudiants de Grande-Bretagne et d'Égypte, huit étudiants soudanais ont été envoyés par les universités de Khartoum et Gezira en Grande-Bretagne au mois de juin dernier.

Le but de tels échanges est de forger de nouvelles relations entre des Européens et des représentants du monde arabe, en acceptant que cela n'est possible que par un changement des cœurs.

Un petit incident aura mis à l'épreuve ces étudiants et leurs compagnons de route. A Peterhead, leurs hôtes écossais avaient de longue date organisé un programme pour la soirée. Mais la veille, les étudiants soudanais d'Aberdeen avaient aussi lancé une invitation pour la même soirée. A 5 heures de l'après-midi, un des deux programmes devait être abandonné et la tension montait dans le groupe, au point que la suite de la tournée semblait compromise.

C'est alors qu'une suggestion fut lancée : « La situation semble bloquée. Nous savons tous que Dieu peut nous montrer le chemin. Demandons-lui durant quelques instants de silence de nous donner les pensées qui nous aideront à trouver la solution. »

Après quelques minutes, deux des étudiants décidèrent d'aller à la soirée organisée de longue date et les autres trouvèrent un compromis. Finalement, ce fut une soirée

appréciée par tous ; il y avait eu de la place pour le meilleur des cultures de chacun, pour la prévenance attentionnée des uns et la généreuse spontanéité des autres.

Accueillis dans quarante foyers, reçus par trois maires et quatre présidents d'association d'étudiants, ils ont parcouru plus de 3 000 km à travers le pays. Ils sont descendus dans une mine de charbon, ont rencontré des députés au parlement et... ont essayé de jouer de la corne-muse.

Lors de la réception d'adieux à laquelle étaient venus l'ambassadeur soudanais à Londres et son épouse, le président de l'association des étudiants de l'Université de Gezira a rendu hommage à la haute valeur morale des motivations de ceux qui avaient organisé ces échanges. Se référant au verset du Coran disant que celui qui doit être le plus respecté est celui qui est le plus attentif à la volonté de Dieu, il a dit entrevoir là la base sur laquelle chrétiens et musulmans pouvaient trouver une cause commune.

## Rencontre entre communautés

Alors que les relations raciales devenaient l'urgence nationale en Grande-Bretagne, une rencontre était organisée lors de la dernière fin de semaine de juin à Tirley Garth, centre du Réarmement moral dans le nord de l'Angleterre, autour du thème : « Comment une société multiraciale peut-elle contribuer à unir un monde divisé ? »

Parmi les 140 participants se trouvaient différentes personnalités ayant des responsabilités dans les relations des diverses communautés raciales entre elles ou avec les autorités ou encore ayant des responsabilités dans la police. Les délégués venus notamment de Birmingham, de Bristol, du Nord-Est, de Liverpool et de Londres, ont pu parler des problèmes qui se posent à eux et des progrès qui ont pu être accomplis dans leur ville.

Un employé de banque de Bristol a raconté comment, alors qu'il était encore étudiant, il avait réussi à se lier d'amitié avec un de ses camarades, membre de l'extrême-droite. Son nouvel ami, qui lui a fait par la suite rencontrer ses camarades du Front national, lui a dit qu'il était le premier noir à qui il avait jamais parlé.

Un chauffeur d'autobus asiatique a décrit comment, nouvellement installé dans sa ville, (où un habitant seulement sur mille est asiatique), il avait pris l'initiative de créer des liens avec ses voisins, forgeant ainsi une solidarité nouvelle entre eux.

D'autres exemples ont été donnés, telle l'action de ce syndicaliste de Birmingham qui, avec quelques habitants de son quartier, crée un centre d'accueil pour sa commu-

nauté raciale, ou encore la constitution de trois équipes multiraciales de foot-ball dans ce même quartier, ou enfin des visites organisées dans des hôpitaux de Newcastle-upon-Tyne pour prendre soin de ceux qui n'ont ni famille ni ami.

« J'ai entendu plus de conversations significatives sur les relations raciales durant les quelques heures que j'ai passées ici que tout au long des huit ou neuf années où j'ai eu personnellement à faire à ces questions, » a déclaré un des responsables de la police de Manchester. Il a ensuite parlé de la difficulté qu'éprouve la police à s'identifier à la communauté qu'elle doit servir, quand celle-ci se trouve de l'autre côté de la barrière raciale. Malheureusement, les incidents dont la police doit s'occuper sont rarement considérés par celle-ci comme des occasions d'abattre cette barrière.

Convaincu que ce n'est pas par accident que la Grande-Bretagne est devenue le foyer de tant de races et de cultures différentes, et qu'ainsi elle sera peut-être porteuse d'espoir pour le monde, chaque participant s'est senti invité à chercher ce qu'il pouvait faire pour tendre vers une société où tous pourront jouir de responsabilités et de droits égaux.



Le 1<sup>er</sup> août à Caux. La fête nationale suisse a été célébrée par les participants à la rencontre des familles et par les habitants du village : concours pour enfants, chorale et accordéonistes folkloriques ont agrémenté cette journée qui fut clôturée, près du grand feu traditionnel, par un discours de M. Hubert Raymond, conseiller aux Etats.



« Une équipe d'amis pour préparer l'avenir ».

« Chacun compte », une session animée par des jeunes

## Lettre à ma cousine

par Nathalie O' Neill

Caux, le 28 juillet 1981

Ma chère Sophie,

Merci pour ta carte de Normandie reçue hier matin. Je m'apprêtais justement à t'écrire.

Tu me parles de tes heures de vacances passées en randonnées à cheval ou sur les courts de tennis ; en te lisant, je les comparais à l'autre style de « vacances » que je te proposais, il y a un mois, en t'invitant à venir ici, en Suisse, avec moi !

Depuis deux semaines, je me trouve donc à Caux, au-dessus de Montreux, dans cette grande maison sur la montagne, dont je t'avais parlé, et qui surplombe le Lac de Genève. Nous y étions plus de 450 entre le 16 et le 24 juillet derniers, rassemblés pour participer à une session animée par des jeunes. Les âges s'échelonnaient entre un et quatre-vingt treize ans ! Avec une trentaine de nationalités, tous les continents étaient représentés. J'ai souvent pensé à toi ces jours-ci en entendant des garçons et des filles de ta génération qui disaient ne pas trop savoir que faire de leur vie. Certains, comme toi, venaient de passer un examen de fin d'études secondaires, et l'on sentait que beaucoup étaient venus attirés par le titre de la session : « Chacun compte ». J'aime-

rais essayer de te transmettre un peu de l'esprit qui régnait ici pendant ces journées : je dis un peu, car j'ai le sentiment d'avoir vécu quelques aspects seulement d'une réalité aux mille facettes. Comme le disait un jeune Indochinois : « Ce n'est pas tant ce qui s'est dit, vu ou fait qui compte mais bien plus ce qui s'est passé et décidé en silence, en chacun ».

Tu me demandais la raison d'être d'un tel rassemblement. L'initiative en revenait à un groupe international de jeunes dont faisait partie cette Hollandaise qui, le jour de l'ouverture de la conférence, déclarait publiquement : « Dans un monde où tout semble indiquer le contraire, nous sommes nombreux à avoir la conviction que *chacun compte vraiment*. D'un pays à l'autre, nous voulons créer une équipe d'amis avec lesquels préparer l'avenir et nous attaquer aux grands problèmes de notre temps. » Un de ses compagnons, Norvégien, compléta ces mots en disant : « Chacun compte vraiment si, pour chacun, l'autre compte encore plus ! »

Personnellement, cette conférence m'est apparue comme un grand effort pour sensibiliser notre génération à une nouvelle façon de voir les choses et pour l'entraîner dans une nouvelle manière de

vivre. Cinq réunions générales formaient la trame de ces journées, avec des thèmes aussi suggestifs que « Oeil pour oeil, dent pour dent » ou « Le levain dans la pâte ». On a besoin de changement : qui ne l'a pas dit ou entendu dire ? Ensemble, nous avons exploré les conditions d'un changement autre que celui auquel les gens pensent la plupart du temps. Un jeune Canadien parla ainsi de son désir de « ne plus vivre (chez lui) en simple consommateur de l'affection de ses parents ou du confort » ; Un Français s'est rendu compte qu'il s'était lancé dans ses études pour fuir une situation familiale difficile ; il voulait trouver une nouvelle raison de les poursuivre et découvrir le moyen de relier davantage sa profession et sa vocation. Tu me diras qu'il s'agissait de conceptions bien personnelles du changement mais j'ai entrevu combien les grandes portes du changement dans nos sociétés tournent sur les petits gonds d'une multitude de décisions personnelles, prises dans les situations ordinaires de la vie.

Le mot *liberté* est un autre terme que l'on retrouve sur bien des lèvres. Il semble que ce soit davantage souvent les autres, ou les circonstances, qui nous empêchent d'être libres. Et pourtant, au cours de la réunion sur le thème « Oeil pour oeil, dent pour dent », j'ai trouvé un autre sens à la liberté. Plusieurs personnes ont parlé de libérations intérieures qui leur avaient permis d'accéder à une expérience véritable de liberté : libération de l'amertume, de l'esprit de revanche, de préjugés hérités du passé ou de leur entourage... Un jeune Tunisien vivant en France a décrit son attitude de repli sur lui-même quand il était en butte à des vexations infligées par des Français : « Peu à peu, on se laisse sombrer dans l'amertume et l'esprit de revanche, a-t-il dit. Un simple incident devient l'accident, l'exemple d'un seul devient celui de tout un peuple. » Il aurait pu retourner dans son pays, la haine au cœur et désireux de se venger un jour si par la suite il n'avait rencontré l'amitié sincère de Français différents de ceux auxquels il était habitué.

### Se retrouver côte à côte

Par ailleurs, les réflexions d'un jeune entrepreneur antillais vivant en Grande-Bretagne évoquèrent une autre sorte de libération : celle de ses ambitions personnelles. Celui-ci raconta comment à une époque il s'était juré de devenir millionnaire coûte que coûte. « C'est sur cette base que bien des immigrants viennent en Grande-Bretagne, » a-t-il dit, désireux de profiter de l'assistance matérielle d'un Etat-providence, de recevoir une éducation gratuite et de repartir ensuite dans leur pays. Ses propos sont d'un intérêt particulier quand on pense aux émeutes

raciales qui agitent en ce moment de nombreuses villes anglaises. Il comprenait la frustration de ses semblables, confrontés au chômage et se sentant rejetés par les blancs. Il souhaitait participer à un combat dans lequel les noirs, avec le poids de leur amertume, et les blancs, malgré leur indifférence, pourraient se retrouver côte à côte. L'intervention d'un étudiant anglais offrit une contrepartie remarquable à celle de son compatriote jamaïcain : « Je suis blanc, riche et fier. J'aime mon pays et je ne voulais pas entendre parler de ces émeutes qui le ternissent. Je voulais que l'on réponde à la violence par la violence, sans pour autant être impliqué personnellement. Ces jours-ci, j'ai compris que ce qui soulevait les émeutiers était précisément mon indifférence et mes préjugés. Animé de ce nouvel état d'esprit, j'aimerais rencontrer certains de ceux qui ont participé aux actes de violences dans nos villes. »

L'une des séances plénières avait pour thème « L'engagement ». J'avais demandé à une jeune Australienne ce que ce mot signifiait pour elle. « Mon engagement, m'a-t-elle répondu, c'est de rester fidèle chaque jour à un esprit de découverte en moi-même et en dehors de moi-même ; c'est aussi de ne pas vivre à la merci de mes tendances naturelles. Je suis cuisinière. Récemment je me suis rendu compte que j'avais fait de l'alimentation et de la préparation de bons plats une fin en soi. Un matin, dans un moment de silence, j'ai pensé que je devais utiliser mes talents de cuisinière comme un moyen de prendre soin des gens et de les servir. L'esprit de service est devenu chose rare aujourd'hui où l'on est surtout préoccupé d'amasser pour soi-même. A la cuisine, je peux apprendre à trancher dans le vif du matérialisme de notre époque en faisant de mon travail un instrument de communi-

cation avec les gens, au lieu d'en faire un outil de plus pour satisfaire des appétits égoïstes. Par les critères de vie et de travail que je choisis, je peux devenir le relais d'un esprit d'amour. »

Je t'avouerai, chère Sophie, même si je n'en comprenais pas toujours la portée, que certaines déclarations m'ont fait tressaillir. Pour soutenir tous ces esprits en mouvement, la musique a joué un grand rôle : un chœur formidable s'était spontanément constitué autour de quelques amis musiciens et les chants qu'il nous offrait, tout en nous détendant, nous interpellaient profondément. Je me souviens d'un refrain : « Il y a du travail pour tous, du travail pour ceux qui n'en ont pas ; tout un monde à refaire selon les plans de son Créateur, pour ceux qui ont les mains libres et le cœur ouvert. »

### Décider maintenant

Pour terminer, j'aimerais évoquer une réunion particulièrement émouvante. Parmi ceux qui l'animaient se trouvaient des gens de pays du sud-est asiatique. Une Cambodgienne, réfugiée politique en France, lut à l'assistance une lettre qu'elle avait reçue en 1980 de l'une de ses nièces. Celle-ci racontait comment elle et sa famille avaient été chassées de leur village par les Khmers rouges. La famine et le manque de soins avaient emporté treize membres de sa famille qu'elle avait vus mourir un à un. Plus rien ne la reliait à la vie, écrivait-elle. « Frères d'Europe, d'Amérique, d'Australie et d'Asie, a conclu notre amie cambodgienne, unissons-nous pour éteindre ce feu (qui consume l'Asie) et tendons nos mains à ma nièce et à ceux comme elle qui souffrent. »

« A la suite de ce que nous avons entendu, a dit un participant irlandais,

sommes-nous prêts à reconsidérer la façon dont nous vivons et nos objectifs propres ? Ou sommes-nous déterminés à rester dans notre coin, livrés à nos préoccupations personnelles ? »

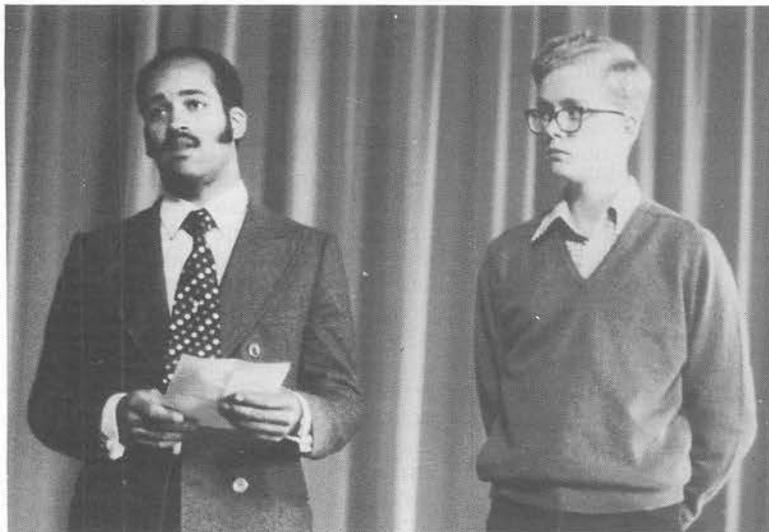
« Nous vivons dans un monde de spectateurs ! », s'est exclamé un jeune Suisse. Ce dont le monde a besoin c'est de gens qui prennent des décisions ; qui décident maintenant d'être différents et peuvent ainsi façonner le cours des événements pour un autre avenir. Voilà une des notes finales les plus marquantes de cette conférence. Chère Sophie, Caux, un lieu de vacances ? En tous cas certainement pas un lieu de séjour ordinaire. Après les premiers moments d'enthousiasme devant la majesté des lieux, du paysage, et au sein d'une foule colorée venue des quatre coins du monde, je me suis sentie comme écartelée. On y est tellement sollicité par toutes ces présences humaines et les idées qui circulent d'une part, et d'autre part par les différentes activités pratiques de la maison ! Mais on apprend à y vivre, à surmonter des réactions bien naturelles de repli sur soi, quelles sources de satisfaction on trouve alors ! Caux est un endroit où l'on se met à l'écoute les uns des autres ; un lieu où les gens partagent ce qui touche au plus profond d'eux-mêmes. On est souvent ébranlé dans sa petite tranquillité intérieure.

### Au service d'une équipe

J'avais pris la responsabilité d'une équipe de service : trois jours sur quatre, nous devions laisser nos occupations de côté pendant quelques heures pour équiper et servir une salle à manger et une cafétéria accueillant 450 personnes. Ce travail d'équipe nous donnait l'occasion d'exercer les principes de la vie communautaire nouvelle dont on parle ici. En tant que responsable, j'ai souvent commis l'erreur d'utiliser les gens comme de simples instruments de travail en leur commandant une série de tâches à faire : j'avais tellement peur que nous ne soyons prêts à temps ! Mais je devais me souvenir que la quinzaine de personnes que je dirigeais, dont les âges variaient entre quatorze et soixante-dix ans, et de races blanche, noire et jaune, étaient ici pour faire une expérience autre que celle du simple service de salle. C'est un défi, crois-moi, de prendre soin des uns et des autres en se préparant à servir des centaines d'autres !

Chère Sophie, je termine ma lettre en espérant qu'elle t'apportera sur ton rivage normand un peu de l'air qui souffle ici et que l'année prochaine tu viendras profiter toi-même de la montagne suisse. Les occasions de belles randonnées ne manquent pas ici non plus. A bientôt !

Nathalie



Les Anglais  
Miquel  
Richards et  
Patrick  
Turner : « Un  
combat où  
noirs et blancs  
pourraient se  
retrouver côte  
à côte. »

## Une question de survie

Philippe Lobstein analyse un récent ouvrage d'Erich Fromm (\*)

Avoir ou être, c'est en ces termes qu'Erich Fromm, psychanalyste et philosophe, professeur en Allemagne, au Mexique et aux Etats-Unis, auteur de nombreux ouvrages sur la crise de la société contemporaine et les possibilités d'y mettre fin (1), pose l'alternative fondamentale de notre époque, le choix dont dépend la survie de l'homme et de la planète où nous habitons.

Le thème *Etre et avoir* a été développé naguère par le philosophe Gabriel Marcel, d'un point de vue théologique et philosophique. Fromm se place sur le plan de l'expérience courante, de la psychologie et de la sociologie, mais aboutit à la même conclusion que Gabriel Marcel : pour la première fois dans l'histoire, l'humanité est acculée à un choix radical, le suicide ou le changement éthique, politique, économique et social. « La survie physique de la race humaine dépend d'un changement du cœur humain. »

Les données du problème sont connues de tous. Toutes les courbes statistiques, disait l'ancien président de la République française, indiquent que le monde va à la catastrophe. La grande promesse d'un progrès illimité s'est retournée contre elle-même. La domination de la nature est devenue destruction de la nature, d'où l'importance des mouvements écologiques. L'abondance matérielle, c'est la famine pour un tiers de l'humanité. La liberté individuelle sans contrainte, c'est l'esclavage de l'égoïsme. L'agressivité défensive que l'homme partage avec l'animal est devenue passion de destruction et de mort.

### Deux modes de vie

Nous vivons selon deux modes fondamentaux : le mode *avoir* et le mode *être*, qui déterminent nos sentiments, notre pensée, notre action. Dans le mode *avoir*, ma relation au monde et aux autres est à base de possession et de propriété. « Je veux faire de tout et de tous ma propriété. » Ainsi, dans nos sociétés industrielles d'abondance, avoir, c'est consommer. Non seulement manger ou boire, mais « avaler le monde entier ». « Le consommateur est un éternel nourrisson pleurant pour avoir son biberon. » C'est évident pour des phénomènes pathologiques, comme l'alcool, la drogue ou la

manie de fumer. C'est vrai pour toutes les activités de loisir : auto, télé, voyages, sexe, qu'on ferait mieux d'appeler « passivités » ou « passions » de loisir.

De même, notre mode d'enseigner, de nous souvenir, de converser, de lire, d'aimer, de croire, peut appartenir au mode *avoir* ou *être*. Enseigner, c'est accumuler et transmettre des connaissances, ou écouter et éveiller. Le souvenir, c'est répéter mécaniquement ou reconstruire de façon vivante. Converser, c'est bavarder ou dialoguer véritablement.

### Approfondir le savoir être

Notre éducation s'efforce de former des individus remplis de connaissances, qui doivent correspondre à davantage de biens matériels et de prestige social, au lieu d'approfondir le *savoir être* et le changement de soi selon sa valeur profonde.

Aimer, selon le mode de l'*avoir*, c'est contrôler, emprisonner, posséder « l'objet » aimé. C'est le consommer, le détruire. Dans des pages célèbres, Sartre a analysé cette forme d'amour sado-masochiste, ce huis-clos de l'enfer. Combien de contrats de mariage ne sont que des contrats de propriété en tous les sens du mot. La crise du mariage ne peut se résoudre par la volonté d'*avoir* davantage de biens ou de partenaires sexuels, mais seulement par le changement d'*être* de l'amour, qui est don, création, confiance, possibilité pour l'autre d'exister et d'être lui-même.

Enfin, dans le domaine de la foi, *avoir* la foi, *posséder* la certitude et la vérité, c'est l'idolâtrie, le fanatisme, l'intolérance. Il vaudrait mieux dire *être dans la foi*. La foi, selon ce mode, est une attitude de désappropriation de soi, d'ouverture à la transcendance, à l'autre.

Tous les grands maîtres de vie, en Chine, en Inde, au Moyen-Orient et en Europe ont privilégié l'*être* sur l'*avoir*. Bouddha enseigne que, pour parvenir au plus haut niveau de développement humain, nous devons éteindre en nous tout désir de posséder. Jésus au désert s'oppose au désir d'*avoir* et de pouvoir, tentation satanique. Maître Eckart, mystique du XII<sup>e</sup> siècle que Fromm cite longuement, enseigne que ne rien avoir, se rendre vide et ouvert, est le seul moyen d'atteindre la richesse et la force spirituelles.

Sur le plan social, nous vivons dans une société fondée sur la propriété privée, le profit et la puissance. Avoir et pouvoir sont les piliers de la société industrielle moderne, à l'est comme à l'ouest. Chacun tire son bonheur de sa capacité de conquérir, de prendre, d'affirmer sa supériorité sur les autres.

En freudien, Fromm nous rappelle que la tendance prédominante vers la possession correspond à une phase du développement de l'enfant qui précède sa maturité. Elle devient pathologique si elle n'est pas dépassée. Une personne axée uniquement sur l'*avoir* est une névrosée et la société, dont la majorité des membres est ainsi, est une société malade.

La névrose de l'*avoir*, c'est la fausse sécurité, la peur de perdre et de mourir, la guerre, le plaisir sans joie, la tristesse qui conduit à la mort.

La santé de l'*être*, c'est le don, le partage, la disponibilité, la joie, la paix.

Comment changer ?

Seul un changement fondamental du caractère humain, qui le ferait passer du mode *avoir* au mode *être*, peut nous sauver d'une catastrophe. Comment opérer ce changement à une grande échelle ?

Existe-t-il une chance raisonnable de salut ?

### La Cité de l'être

Si l'on considère la puissance des grandes sociétés industrielles, l'apathie de la plus grande partie de la population, la menace de guerre nucléaire, les chances semblent faibles. Mais il s'agit d'une question de vie ou de mort. Un nombre croissant de gens prennent conscience qu'un nouveau comportement vis-à-vis de la nature et de la société est nécessaire. L'avènement d'une société nouvelle et d'un nouvel homme n'est possible que si les anciennes motivations – profit, pouvoir, suprématie de l'intellect – cèdent la place à de nouvelles : désintéressement, désir de partager, de comprendre. La question essentielle est le passage à une nouvelle éthique, une nouvelle spiritualité.

La culture du moyen-âge était guidée par la vision céleste de la cité de Dieu. La société moderne, née au XVII<sup>e</sup> siècle, est guidée par la vision de la cité terrestre du progrès. Aujourd'hui, une nouvelle vision est nécessaire. C'est celle de la *cité de l'être* que Fromm nous invite à bâtir, chacun pour sa part, grâce à une conversion personnelle et sociale.

Philippe Lobstein

\* *Avoir ou être*, Erich Fromm, Collection « Réponses », Robert Laffont.

(1) Ouvrages d'Erich Fromm : *Société aliénée, société saine ; Espoir et révolution ; La passion de détruire*.

# A PARIS A PARTIR DU 4 OCTOBRE

THEATRE LE RANELAGH, 5, rue des Vignes, 75016 PARIS

LES MERCREDIS, JEUDIS, VENDREDIS, SAMEDIS à 20 h (Accueil buffet à partir de 19 h)  
ET LES DIMANCHES à 15 h

Prix des places 45 et 35 F (Etud., Coll., CV 30 F) Renseignements et réservations 288.64.44



monde et théâtre présente

## michel orphelin

dans un spectacle à un personnage  
inspiré par la vie de saint François d'Assise

# un soleil en pleine nuit

Conception et texte : Hugh S. Williams  
Mise en scène et décors : John Dryden  
Musique : Kathleen Johnson  
Direction musicale : John Burrows et Peter Riddell  
Adaptation française :  
Frank Gérald et Michel Orphelin  
Mouvements chorégraphiques : Mania Mhaïdzé

*« Véritable homme-orchestre, Michel Orphelin chante, danse, mime, se multiplie avec une vélocité, une souplesse, une force et une générosité peu communes.*

*« C'est un spectacle qui tourne le dos à la modernité pour retrouver la pudeur, la clarté, l'évidence, la simplicité des mots, des gestes, des actes. Certes, François porte des vêtements d'aujourd'hui, se fait*

*élire député et lance son message évangélique à la faveur d'un face à face télévisé. Mais ce ne sont que de simples signes, afin que l'on sache que cet homme de l'absolu rejoint tous les hommes car il atteint à l'essentiel. »*

La Voix du Nord

